

A woman with blonde hair, wearing a yellow dress with a black belt and a straw hat with a black ribbon, stands on a stone staircase in a garden. She is looking back over her shoulder. The background shows a green lawn and trees under a blue sky.

COUP
de
CŒUR

MIA VINCY

Les tribulations de Thea

LONGHOPE ABBEY

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Les tribulations de Thea

MIA
VINCY

LONGHOPE ABBEY – 1

Les tribulations
de Thea

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
Par Nicole Hibert*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
A BEASTLY KIND OF EARL

© Inner Ballad Press, 2019

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2021

*À ceux qui crurent ce qu'on disait d'eux
et qui se révéla faux.*

1

Thea Knight n'avait jamais été du genre à suivre bêtement les règles – si elle l'avait pu, elle les aurait même ignorées souverainement. Il y en avait cependant trois qu'elle s'était fixées et respectait à la lettre.

Les Règles de la Facétie.

Premièrement, une farce s'exécutait uniquement pour une bonne cause – de fait, le bonheur de sa jeune sœur motivait celle qui occupait actuellement Thea. Pour défendre cette noble cause, elle avait abandonné sa place de demoiselle de compagnie, revêtu une tenue masculine complétée par un mac-farlane pourvu de multiples pèlerines qui pesait une tonne et empestait l'étable à cochons, et traversé la moitié de l'Angleterre pour rejoindre Helen dans une chambre minuscule d'un relais de poste du Warwickshire.

Pour la première fois depuis trois ans, elle s'était sanglée dans un corset horriblement étroit afin de pouvoir revêtir l'élégante robe d'Helen, tandis que celle-ci s'habillait comme un campagnard mal-odorant.

C'était le prélude à une formidable supercherie : pendant que Thea serait chez son amie Arabella et ferait semblant d'être Mlle Helen Knight, la véritable Helen s'enfuirait en Écosse pour se marier avec

Beau Russell, son bien-aimé. Elle se mettrait ainsi hors de portée du vicomte de Ventnor, le père de Beau.

Ce qui amenait à la deuxième Règle de la Facétie : on ne roulait dans la farine que les individus malfaisants ou les puissants, ou les deux à la fois.

Thea avait la conscience tranquille, car lord Ventnor était la vivante incarnation de cette troisième catégorie. Ce qu'il avait osé déblatérer contre la famille Knight ! À l'entendre, Helen était « une intrigante, une séductrice regrettablement inférieure » à son héritier, parce que M. Knight n'était qu'un « sordide boutiquier » et Thea un « épouvantable sujet de scandale ».

Là-dessus, Ventnor avait expédié son fils à la chasse et chargé ses sbires de surveiller Helen et de l'arrêter si elle essayait de s'échapper pour courir retrouver Beau.

En ce moment même, deux de ces gredins, attablés dans la taverne du rez-de-chaussée, attendaient qu'Helen se montre.

Thea avait de bonnes raisons de haïr lord Ventnor, mais elle préférait ne pas penser à ce bal de sinistre mémoire, trois ans auparavant, durant lequel Percy Russell avait proféré ses odieux mensonges et l'avait publiquement déshonorée.

Dire que sa sœur allait épouser le frère aîné de Percy Russell ! La perspective d'être liée à ses ennemis faisait frémir Thea, même si c'était sans doute une chose parfaitement normale pour les Russell. Après tout, les membres de l'aristocratie se mariaient et s'assassinaient entre eux depuis des siècles.

Thea se gardait cependant de broyer du noir, en vertu de la troisième Règle de la Facétie : quand on jouait un tour à quelqu'un, il fallait s'amuser. On se fabriquait ainsi de bons souvenirs, or Thea voulait

se souvenir avec joie de ces précieux moments avec sa sœur.

— Bon sang, Thea, où as-tu déniché cette chose infâme ? s'exclama Helen, tenant le manteau à bout de bras avec une grimace horrifiée. Ce sont les cochons qui te l'ont vendue ?

— Je te signale que ce vêtement a été porté par les cochons les plus raffinés d'Angleterre.

— Ils dégagent assurément un fumet des plus raffinés !

Hilare, Helen enfila le macfarlane. Thea arrangea les revers et les pèlerines, puis recula pour admirer le résultat.

Ce manteau était un trait de génie. Il élargissait les épaules d'Helen et camouflait sa silhouette. Son odeur dissuaderait en outre les gens de s'approcher. Ainsi vêtue et coiffée d'un chapeau à large bord incliné sur le front, Helen voyagerait sans attirer l'attention, comme l'avait fait Thea.

— Tu as réussi à supporter cet accoutrement par cette chaleur ? dit Helen. Après des jours à mijoter dans des diligences, je serai cuite à point en arrivant à la frontière, et Beau me plantera une fourchette dans la couenne pour voir si je suis bien tendre.

— Une excellente façon de t'assurer des sentiments de ton partenaire. Si Russell veut encore de toi alors que tu fleures le cochon rôti, tu peux être sûre qu'il t'aimera éternellement.

— Si la fureur de son père ne nous a pas séparés, je suppose qu'un manteau puant n'y parviendra pas.

C'était merveilleux pour Helen d'être passionnément aimée et désirée. Que pouvait-on trouver à redire à cela ?

Une fois de plus, Thea étouffa ses craintes et entreprit d'inspecter sa sœur, tournant lentement autour d'elle. Helen paraissait aussi à son aise que Thea

dans ces vêtements masculins. Il y avait pourtant dix ans au moins que toutes deux ne s'étaient pas déguisées de la sorte. Elles étaient à l'époque Ted et Harry, des garçons de courses aux cheveux courts sous leurs casquettes, qui après les leçons allaient glaner des informations pour leur père dans les cafés et sur les quais, et récoltaient çà et là quelques pièces. Car, dans la famille Knight, ça marchait comme ça : chacun faisait sa part sur le long chemin rocailleux qui menait à la richesse et à la sécurité.

Lorsque Thea avait fêté son douzième anniversaire, M. Knight ayant de nouveau de l'argent, elle avait cessé de se grimer en garçon pour faire semblant d'être une jeune fille distinguée.

À présent, dans l'élégante robe vert mousse d'Helen, n'était-elle pas effectivement distinguée jusqu'au bout des ongles ? Elle avait constamment l'impression de jouer un rôle, alors pourquoi ne pas être carrément quelqu'un d'autre ? Helen, en l'occurrence.

Cette inversion des rôles ne duperait pas ceux qui les connaissaient, bien qu'elles aient les mêmes cheveux châains et les yeux bleus, mais il suffisait qu'elle trompe les nervis de Ventnor. Les Knight croyaient Helen invitée chez Arabella, les autres invités d'Arabella n'avaient jamais rencontré les deux sœurs, quant à Thea... tout le monde se fichait de savoir où elle était.

« Ne t'apitoie pas sur ton sort », se tança-t-elle. Pas maintenant, alors qu'elle allait remettre les choses en ordre et tout arranger pour Helen ainsi que pour elle-même.

— C'est parfait, décréta-t-elle. Les hommes de Ventnor ne soupçonneront pas que nous avons échangé nos vêtements. Ils ne feront même pas attention à toi, et tu pourras rejoindre Beau.

Helen lui sourit et se pencha vers elle.

— Ils ne nous arrêteront pas, chantonna-t-elle.

— Ils ne peuvent pas nous arrêter..., enchaîna machinalement Thea.

— Parce que rien n'arrête un Knight ! conclurent-elles en chœur.

Thea frappa dans ses mains en riant. Rien n'arrêtait un Knight, en effet ! Elle s'était souvent répété l'antienne familiale durant ses années d'exil. Dès que la solitude devenait trop pesante et que de sombres pensées l'assaillaient, elle fredonnait la ritournelle des Knight. Elle sentait alors les bras de sa mère autour d'elle, ou les doigts de son père qui lui pinçaient gentiment le menton. Elle les entendait dire qu'ensemble, les Knight réussiraient et n'auraient plus jamais à redouter de finir dans le caniveau.

— Tu te rappelles l'époque où les tout-petits apprenaient à chanter ce refrain ? demanda-t-elle. Jemima tapait sur la table avec sa cuillère, et Andy riait aux éclats.

Dieu que ces polissons lui manquaient ! Son sourire s'effaça.

— J'imagine qu'ils ont bien grandi.

Helen lui prit la main.

— Ils ne t'ont pas oubliée, tu sais. Ils demandent où tu es.

— Et je suppose que les parents répondent : « Bon débarras ! »

— Non ! Tu leur manques, Thea. Chaque soir, au dîner, nous regardons ta place vide.

Et, chaque soir de son exil, Thea avait dîné seule. « Demoiselle de compagnie et garde-malade », précisait Mme Burton dans sa petite annonce, mais il était apparu que la vieille dame n'avait nul besoin de compagnie. Les autres domestiques, quant à eux, étaient trop impressionnés par les manières raffinées de Thea. Elle avait travaillé pendant trois ans dans

cette demeure à l'écart de tout, sans amis et avec pour seul réconfort les lettres d'Arabella et d'Helen.

Thea se détourna et tripota distraitement son chapeau – la capote aux bords arrondis d'Helen. Elle ne devait pas se quereller avec sa sœur, pas maintenant, alors qu'elles n'avaient plus que quelques minutes à passer ensemble.

— Ils auraient dû me croire, murmura-t-elle pourtant.

— Mais tu as tellement d'imagination, tu inventes toujours des histoires, et souviens-toi que tu as même dit...

— Justement ! la coupa Thea. Ils savent que je fais des blagues idiotes ; ils auraient donc dû me croire quand je leur ai juré que je disais la vérité. Au lieu de ça, ils ont préféré gober les affreux mensonges de Percy Russell. Il a continué allègrement à mener sa vie habituelle, et moi j'ai été chassée de la maison !

— Père t'a proposé de l'argent.

— Je ne veux pas de son argent ! Je veux que nos parents me croient.

Thea ne supportait pas de les décevoir. Elle s'était toujours évertuée à les satisfaire et à contribuer à la réussite de la famille, mais lorsque Percy Russell – le fils cadet du vicomte de Ventnor – avait débarqué en se pavanant et demandé à M. Knight la permission de courtiser Thea, les disputes avaient commencé.

— Si tu épouses un jeune homme de la haute société, la famille sera en sûreté, avait déclaré Mme Knight. Helen fera de même, et les petits suivront votre exemple. Votre père a remonté la pente, mais nous ne sommes pas pour autant à l'abri de la ruine. Ici-bas, seuls les membres de la haute société sont assurés de ne jamais perdre leur position.

Thea avait protesté : elle n'était pas amoureuse de Percy Russell.

— Donne-lui du temps, avait rétorqué sa mère. Tu finiras par l'aimer.

Revenant au moment présent, Thea marmonna :

— Peu importe. On saura bientôt la vérité. Je me charge de remettre le monde d'aplomb.

Elle affichait une assurance qu'elle était loin d'éprouver, car pour remettre le monde d'aplomb, encore fallait-il le convaincre qu'il tournait à l'envers, ce qui n'était pas une mince affaire.

Les sourcils froncés, Helen la dévisagea.

— Qu'est-ce que tu mijotes, Thea ?

Avant que celle-ci ait pu répondre, on frappa à la porte. Helen enfonça vivement le chapeau sur sa tête, et Thea coiffa la capote dont le large bord encadrait et dissimulait son visage. Avec ces œillères qu'un cheval n'aurait pas désavouées, elle fut obligée de se retourner d'un bloc pour voir qui était là.

C'était Arabella, qui entra sur la pointe des pieds et referma la porte sans bruit. Elle jaugea les deux sœurs d'un œil critique. Elle n'avait parcouru que quelques kilomètres entre le manoir de sa famille et le relais de poste, cependant sa pelisse bleu roi, fermée sur le devant par de petits glands blancs, eût été parfaite pour un voyage avec la reine. Sur sa chevelure noire était perché un chapeau du même bleu, d'où s'élançait une superbe plume d'autruche. Arabella était très grande, beaucoup trop selon les canons de la mode, toutefois elle portait la toilette avec tant d'élégance que, de l'avis de Thea, ces canons étaient forcément erronés. À côté d'elle, et malgré la robe d'Helen ornée de ravissants galons, Thea se sentait miteuse.

— Ça ira, décréta Arabella avec son autorité habituelle. On voit à peine vos visages. Nous sommes bien d'accord : vous ne connaissez ni l'une ni l'autre aucun des invités de mes parents, n'est-ce pas ?

— Absolument pas, répondirent en chœur les deux sœurs.

— Dans ce cas, Helen, tu n'as plus qu'à prendre la route, et toi, Thea, à me suivre.

Helen jeta un coup d'œil à la cour, où attendait la diligence en partance pour le nord du pays, puis, tout en enfilant ses gants, elle se tourna vers sa sœur.

— Il te reste juste assez de temps pour m'expliquer quelle autre facétie tu as commise.

Thea ne put s'empêcher de pouffer de rire.

— J'ai écrit un pamphlet dans lequel je raconte ce que Percy Russell et Francis Upton m'ont fait. Arabella connaît un éditeur à Londres qui a accepté de l'imprimer et d'en livrer un exemplaire dans toutes les résidences aristocratiques de Londres. Pour ma part, j'en déposerai dans les librairies et les cafés, et je ferai de la réclame dans tous les journaux. Je paierai les hôtes de salons littéraires pour qu'elles en parlent, et les joueurs criblés de dettes pour qu'ils en discutent pendant leurs parties de cartes. Les membres de la haute société seront assez nombreux à Londres en septembre pour que la nouvelle se propage comme une traînée de poudre. Si seulement je pouvais détruire Percy Russell et Francis Upton comme ils m'ont détruite !

Lors de cette atroce soirée dans la salle de bal de lord Ventnor, une centaine de témoins avaient assisté à l'humiliation de Thea. Ils s'étaient empressés de claironner à tous les vents la fable inventée par Percy Russell et son camarade. Les gens avaient gobé leurs mensonges sans broncher ni songer qu'une vie était anéantie.

Eh bien, c'était au tour de Thea d'alimenter le moulin à ragots, cette fois à son avantage.

Quelle farce ébouriffante elle leur réservait ! Une farce qui respectait ses trois règles : elle servirait la

cause de la justice et restaurerait une réputation en révélant la bassesse de Percy Russell.

Et Thea allait bien s'amuser.

— Ce sera le chaos, fit remarquer Helen.

— Je sais, répondit Thea avec un soupir ravi.

— Cela coûtera très cher, dit Arabella.

— Je sais, rétorqua Thea avec un soupir lugubre.

— Lord Ventnor sera fou de rage, enchaîna Helen.

— Je sais, répéta Thea avec un sourire en coin.

Arabella secoua la tête, ce qui fit onduler la plume d'autruche de son chapeau.

— Nous devons organiser soigneusement la manœuvre. Cela ne va pas plaire à lord Ventnor que tu dises des choses pareilles sur son fils.

— Des choses qui sont la stricte vérité.

— Ventnor est un homme puissant, voilà une autre vérité. Il a beau n'être que vicomte, il a l'oreille de plusieurs ducs et du prince régent.

Thea balaya l'argument d'une main négligente.

— J'ai changé les noms des protagonistes et simplement invité le lecteur, dans mon avant-propos, à deviner de qui il s'agit. Ventnor ne peut pas m'attaquer sans admettre implicitement que Percy est le héros de mon histoire. À ce moment-là, Helen sera mariée à Beau, qui la protégera de la fureur de Ventnor. N'est-ce pas ?

— Évidemment, répondit Helen sans l'ombre d'une hésitation. Je t'assure que Beau est un homme bon.

— Oui, mais...

Non, elle ne le dirait pas. Pas de querelles.

— Oh, Helen... Je sais bien que tu es amoureuse, mais... en épousant Beau Russell, tu épouses toute sa famille.

— Ils ne sont pas si abominables que ça. Lord Ventnor me terrifie, c'est vrai, et Beau dit que Percy a toujours été ignoble, même quand il était petit.

Mais sa mère et sa jeune sœur sont adorables. Quant à sa sœur aînée, Katharine, qui est décédée voici neuf ans, elle lui manque toujours.

Helen marqua une pause avant de chuchoter :

— Il paraît que son mari l'a assassinée.

— Non !

— Si ! Certains prétendent qu'elle a été empoisonnée. D'autres murmurent que son mari est un sorcier et qu'il a eu recours à la magie noire pour se débarrasser d'elle. Ils disent qu'il a la marque du diable sur la figure et que Satan en personne a éliminé son père et ses frères pour lui permettre de devenir le comte en titre.

— Le comte ?

— Elle parle du comte de Luxborough, intervint Arabella. Quand il s'est enfui avec Katharine Russell, il n'était que le troisième de la fratrie et n'avait pas un sou.

Sous le large bord de son chapeau, les yeux d'Helen étaient ronds comme des soucoupes.

— Il paraît que, depuis qu'il est comte, il s'enferme dans son domaine du Somersetshire, où il pratique la sorcellerie, concocte des potions et des poisons, et ne fréquente que des étrangers, des païens et des sorciers.

— C'est grotesque, décréta Thea. Tu ne crois tout de même pas à ces bêtises ?

— Ce qu'on raconte sur les gens est toujours vrai, seules les rumeurs qui nous concernent sont fausses, ironisa Arabella. Certains éléments de ces ragots sont néanmoins exacts : le comte s'est effectivement enfui en Amérique avec la fille de Ventnor il y a treize ans. Au bout de quelques années, ils sont revenus en Angleterre, où elle est morte dans des circonstances mystérieuses, et il a de nouveau quitté le pays. Depuis son retour, il ne fréquente pas la bonne société.

— Mais ces histoires de sorcellerie, de marque du diable... C'est un tissu d'âneries, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais rencontré le comte, répondit Arabella avec une moue pensive. Je crois cependant savoir que son visage a été balafré non par le diable, bien sûr, mais par un félin.

— Un chat ? rétorqua Thea.

Thea regarda les fines griffures, presque invisibles, sur le dos de sa main – souvenir du jour lointain où elle avait essayé d'apprivoiser un chat errant qui refusait d'être domestiqué.

— Moi aussi, j'ai la marque du diable, enchaîna-t-elle, narquoise. Affirmer que ce personnage est un sorcier parce qu'un chat l'a griffé, quelle sottise !

— Allons donc, Thea, persifla Arabella. Un aristocrate anglais ne tolérerait pas qu'un vulgaire chat s'en prenne à lui. Il a été attaqué par un jaguar, rien de moins, alors qu'il explorait les forêts de Nouvelle-Espagne.

— Un jaguar ? répéta Thea. Quel est cet animal ?

— Un grand félin qui a des griffes et des dents énormes, et aucun sens de l'humour, répondit Helen.

— Les félins considèrent sans doute que ce sont les humains qui n'ont pas le sens de l'humour.

— Tu n'auras qu'à demander au comte, quand tu le rencontreras, de te parler des jaguars et de leurs plaisanteries, rétorqua Arabella.

— Mais je n'ai aucune envie de rencontrer le comte de Luxborough.

— Dommage pour toi, car il est attendu ce soir chez mes parents.

Soudain, une voix s'éleva dans la cour, annonçant le départ imminent de la diligence. Helen saisit le petit sac que Thea avait apporté.

— Souhaitez-moi bonne chance !

Elle sortit de la chambre en courant, heureuse et laissant dans son sillage un fumet d'étable à cochons.

Thea et Arabella se précipitèrent vers la fenêtre. Son chapeau d'homme baissé sur son front, son manteau s'enroulant autour de son pantalon et de ses bottes, Helen traversa la cour à toute allure et grimpa dans la voiture. Thea retint son souffle – pourvu que les sbires de Ventnor n'aient pas reconnu sa sœur ! Les autres passagers montèrent dans la diligence, les portières se refermèrent, le cocher fit claquer son fouet, et les six chevaux s'ébranlèrent.

Puis une élégante calèche pénétra dans la cour et s'arrêta devant la porte de l'auberge. Un laquais alla chercher une malle qu'il chargea dans la voiture. Thea reconnut la malle d'Helen. Ou plutôt la sienne, puisqu'elle était désormais Helen.

— Personne ne s'est lancé à la poursuite d'Helen, et ma calèche est prête, déclara Arabella. Nous devons sortir discrètement. Il ne faut pas que les hommes de Ventnor voient ton visage.

— Si ce comte de Luxborough ne quitte jamais son domaine, comment se fait-il qu'il vienne chez toi ? demanda Thea, tandis qu'elles descendaient l'étroit escalier menant à la taverne, où régnait un brouhaha assourdissant.

— J'ai préféré ne pas en parler tout à l'heure, mais lord Ventnor a fait livrer chez nous des plantes destinées au comte, des spécimens rares. Le comte doit venir les récupérer. Il semble que lord Luxborough, quand il ne tombe pas entre les griffes des chats géants qui peuplent les forêts d'Amérique, soit un botaniste passionné.

— Lord Ventnor pense qu'Helen est votre invitée, et il envoie ces plantes justement chez vous. Tu n'as pas l'impression qu'il ne s'agit pas d'un simple hasard ?

— Je me pose la question... Cependant, je ne vois pas pourquoi il ne se serait pas arrangé avec lord Luxborough, qui est son gendre, après tout. Et qu'il ait demandé ce service à mon père n'a rien d'étonnant ; ils se connaissent bien. De toute façon, le comte ne peut pas savoir qui tu es vraiment, et il est trop tard pour renoncer à ton plan.

Arabella montra d'un geste la porte de la taverne.

— Prête ?

— Prête.

Thea glissa sa main sous le bras d'Arabella et baissa la tête. Avec les œillères que formaient les bords arrondis de sa capote, elle ne distinguait que le bout de ses bottines sur un cercle de dalles inégales.

— À mon arrivée, les hommes de Ventnor étaient installés à une table qui sera sur ta droite quand nous passerons, chuchota Arabella. Ils reconnaîtront probablement la robe d'Helen et ne prendront pas la peine de s'assurer que c'est bien elle. Inutile toutefois de leur donner l'occasion de prouver qu'ils ne sont pas complètement idiots. Quoi qu'il advienne, garde la tête baissée et ne regarde personne.

— J'essaierai, mais ce sera pénible.

— Si tu réussis à traverser cette salle sans lever le nez, je te recommanderai au prince régent et on te décernera la médaille du courage.

Arabella se mit en marche, et Thea se laissa conduire à travers la taverne, scrutant le sol crasseux. L'atmosphère épaisse était suffocante, un client braillait que son portefeuille avait disparu, et une odeur de pain brûlé flottait dans l'air.

— Les hommes de Ventnor t'ont vue, murmura Arabella. Continue d'avancer. Ils t'observent mais ils ne paraissent pas avoir de soupçons. Nous sommes presque... Oh, bonté divine !

Arabella s'arrêta brusquement. Thea l'imita, se forçant à ne pas lever la tête.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle tout bas.

— Rien. Ne regarde pas.

Mais, bien sûr, Thea regarda.

Elle vit d'abord des bottes, éraflées et couvertes de poussière, mais confectionnées dans un cuir luxueux. Leur propriétaire ne pouvait donc pas être l'un des sbires de Ventnor.

Ce fut comme si l'on avait attaché une ficelle à son chapeau et que l'on tirait dessus – suivant le mouvement, le regard de Thea glissa sur les bottes poussiéreuses, puis remonta sur de longues cuisses musclées, moulées dans du daim, pour atteindre une redingote bleu foncé superbement coupée.

L'inconnu ne bougeait pas, or il était assez imposant – et assez grossier – pour les empêcher de passer. Un noble, décréta Thea. Il n'y avait qu'un aristocrate pour se comporter avec cette désinvolture.

Ses yeux poursuivaient leur ascension. Des boutons argentés sur un large torse, une cravate blanche, une mâchoire anguleuse...

Des balafres.

Ah... cet homme devait être le comte de Luxborough.

Ses cicatrices, épaisses et irrégulières, partaient du haut de sa pommette gauche, barraient sa joue et se faufilaient sous sa cravate immaculée. Deux autres balafres marquaient sa tempe.

Les cicatrices s'étaient atténuées, mais Thea préférerait ne pas imaginer l'aspect qu'elles avaient eu au début. Quelle horrible expérience cet homme avait vécue !

Arabella lui donna un coup de coude qui la fit sursauter. Honteuse de reluquer ainsi la joue balafrée du comte, Thea reporta son attention sur ses cheveux

noirs en désordre, dont une mèche balayait un front haut, et découvrit des yeux mordorés sous des sourcils droits. Bien qu'âgé d'une trentaine d'années, le comte avait le regard las d'un homme revenu de tout.

Ce regard la cloua au sol. Le comte fit un pas vers elle, puis un autre. Il était dangereusement fascinant, avec ses yeux qui en avaient trop vu, ses cheveux ébouriffés, ses cicatrices, l'énergie vibrante qui émanait de lui. Sous son regard attentif, Thea se sentit rougir, gênée soudain par son corset trop étroit et sa capote qui l'aveuglait.

Un petit sourire qui ne s'adressait à personne joua sur les lèvres du comte. Avant que Thea ait pu reprendre ses esprits, il se tourna vers Arabella et s'inclina.

— Mademoiselle Arabella Larke, je présume, dit-il d'une voix grave et rugueuse.

Arabella était particulièrement difficile à impressionner – personne, pas même un comte, ne pouvait l'intimider.

— Et vous devez être lord Luxborough.

— Comment avez-vous deviné ? ironisa-t-il.

Se remémorant brusquement sa mission, Thea se contraignit à ne pas vérifier si les sbires de Ventnor étaient toujours à leur place, même si elle doutait qu'ils osent l'accoster maintenant qu'elle était en compagnie d'un comte. Un homme de la trempe de lord Luxborough les remettrait rapidement à leur place.

Un comte serait effectivement un compagnon utile, mais, tout bien réfléchi, elle aurait préféré un chat sauvage.

À cet instant, il lui lança un regard pénétrant. L'étrange lueur qui brillait dans ses yeux mordorés lui fit battre le cœur.

— Permettez-moi de vous présenter mon amie Helen Knight, déclara alors Arabella.

Thea baissa vivement la tête et esquissa une révérence. La salua-t-il à son tour ? C'était peu probable. Un comte, l'un des personnages les plus éminents du pays, ne s'inclinait pas devant une fille de marchand.

— La fameuse Helen Knight, murmura-t-il.

Thea leva les yeux, ouvrit la bouche pour lui demander ce que signifiait cette remarque, mais Arabella se hâta de reprendre la parole :

— Mon père m'a prévenue que vous deviez venir chercher les plantes de lord Ventnor. Elles sont arrivées saines et sauvées et vous attendent dans notre serre.

— Et votre père m'a prévenu que vous me conduiriez jusqu'à elles. Il m'a également dit que vous me feriez visiter le domaine – en signalant au passage que vous hériteriez de cette propriété. J'avoue ne pas avoir compris pourquoi il estimait cette précision nécessaire.

Son ton sarcastique indiquait qu'il savait pertinemment pourquoi M. Larke avait évoqué l'héritage de sa fille. Pauvre Arabella, qu'on espérait marier à un individu aussi désagréable et grossier ! Thea ne put s'empêcher d'intervenir :

— Mais vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour rencontrer Mlle Larke, n'est-ce pas, monsieur le comte ?

Arabella lui enfonça de nouveau son coude dans les côtes. Luxborough tourna vers Thea son regard las.

— Pardon ?

— Vous n'êtes pas là pour Arabella. Vous êtes là pour vos plantes.

Il émit un son bizarre, à mi-chemin entre le grognement et le soupir.

— En réalité, mademoiselle Knight, je suis là pour vous.

Rafe observa les expressions qui se succédaient sur le visage de Mlle Knight, ou plus exactement sur ce qu'il distinguait de son visage au fond du tunnel ombreux que formaient les bords de sa capote : des yeux bleus sous des sourcils sombres, un petit nez, une bouche généreuse, un menton pointu, le tout exprimant une plaisante indignation.

Il n'aurait pas dû dire ça, évidemment. En réalité, il n'aurait même pas dû être là, mais quand il avait découvert ce que manigançaient les sœurs Knight, il avait saisi l'occasion de se divertir.

À présent, il scrutait les grands yeux bleus de Thea Knight pendant qu'Helen Knight, déguisée en homme, filait vers la frontière. Il pouvait bien s'amuser un peu, non ?

— Comment se peut-il que vous soyez là pour moi ? lança Thea Knight. Vous ne me connaissez même pas.

— Vous êtes bien Helen Knight, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas entendu ce que vous a dit Mlle Larke ?

Bien joué, ma belle. Elle évitait habilement de préférer un énorme mensonge. Elle était intelligente, il le savait. D'après le contenu des lettres fournies par un domestique des Knight qui avait l'esprit d'initiative,

Thea Knight était l'architecte de ce stratagème destiné à bernier Ventnor. Une entreprise risquée mais qui, jusqu'ici, était un succès : Helen Knight était déjà en route vers le nord, tandis que les sbires de Ventnor moisissaient sur leurs sièges, un œil sur les demoiselles, l'autre sur leurs chopes de bière.

Le chapeau était astucieux, bien qu'exaspérant. Rafe voulait voir le visage de cette femme qui allait l'aider à son insu. Mais peu importait : il aurait tout le temps de l'étudier durant la semaine à venir, et elle aurait tout le loisir de reluquer ses cicatrices.

Pour l'instant, cependant, elle ne s'intéressait pas à ses balafres. Elle le scrutait en se mordillant la lèvre inférieure.

Mlle Larke avait dit quelque chose. Il tourna les yeux vers elle.

— Pardon ?

Elle émit un reniflement agacé.

— Auriez-vous l'amabilité d'expliquer ce que signifie cette déclaration, lord Luxborough ?

— Je suis rarement aimable.

Ravi de les avoir choquées, Rafe les salua d'un hochement de tête et se dirigea vers les hommes de Ventnor. À mesure qu'il avançait, foulant le sol poisseux de la taverne, on s'écartait devant lui.

Dire qu'il se retrouvait dans un fichu relais de poste du Warwickshire ! Mais, à Londres, il était entouré de gros malins qui n'avaient qu'une solution géniale à lui proposer pour régler son problème d'argent. « Le mariage », lui disaient-ils l'un après l'autre, l'évêque en souriant, le notaire en haussant une épaule, son chargé d'affaires en se grattant le menton. Ainsi, il respecterait les conditions du fidéicommiss établi par sa mère pour l'inciter à convoler.

— Pourquoi pas, mon garçon ? avait susurré l'évêque. Un petit oui, et tu auras dix mille livres.

— J'aurai également une épouse, avait objecté Rafe. Que diable ferai-je d'elle, je te le demande.

C'était la question à ne pas poser, car dans ce domaine l'évêque débordait d'idées lumineuses.

— Vous pourriez faire un mariage de convenance, avait suggéré son notaire. Vous épousez une femme qui veut être comtesse, après quoi vous l'oubliez.

C'était tentant, mais les choses tourneraient forcément mal et, au bout du compte, Rafe serait forcé de s'occuper de son épouse. La vie lui avait enseigné qu'il n'avait pas besoin de chercher les ennuis, car ils venaient tout seuls. S'il avait été un homme différent, il aurait pris ce risque, mais ce n'était pas le cas.

Il n'aurait jamais cru que la solution viendrait de lord Ventnor. Quand Rafe avait appris que le vicomte possédait des orchidées rares et que ses jardiniers, ces incapables, étaient en train de les assassiner, il s'était senti obligé de lui donner des conseils pour sauver ces merveilles.

À ce moment-là, Ventnor avait promis de lui céder les orchidées si Rafe l'aidait à arracher son fils aux griffes d'Helen Knight, cette intrigante acharnée à grimper l'échelle sociale. Le vicomte avait besoin d'un peu de temps pour présenter à son précieux héritier une épouse plus appropriée.

Rafe s'était donc renseigné sur Helen Knight et avait découvert la combine imaginée par les deux sœurs. Tout s'arrangeait à merveille : Helen Knight s'enfuirait avec Beau Russell, et Thea Knight se ferait passer pour Helen, ce qui procurerait à Rafe le moyen de se marier et de récupérer l'argent sans avoir à s'encombrer d'une femme.

Et, cerise sur le gâteau, Ventnor serait fou de rage.

Mais il fallait d'abord se débarrasser des hommes du vicomte, deux rustres bâtis comme des armoires, probablement d'anciens soldats sans le sou et sans

conscience. C'était grâce à des vauriens de cet acabit que Ventnor pouvait commettre ses forfaits sans salir ses blanches mains.

En voyant Rafe approcher, les deux acolytes se raidirent et échangèrent un regard inquiet.

Rafe entendit le barbu chuchoter :

— C'est Luxborough. Il paraît que...

La suite se perdit dans le brouhaha ambiant. Dommage, Rafe ne saurait pas quelle charmante rumeur était tombée dans les oreilles de ce lourdaud.

Mlle Knight et Mlle Larke avaient réussi à sortir et montaient dans la calèche qui les attendait dans la cour. Les sbires de Ventnor repoussèrent leurs chopes et voulurent se lever, mais Rafe posa les mains sur leurs épaules. Ils se rassirent aussitôt.

Rafe aurait aimé ne pas avoir de titre de noblesse, pas de mauvaise réputation ni de cicatrices, mais ces fléaux, il fallait le reconnaître, présentaient certains avantages. En sa présence, les gens devenaient d'une docilité bien pratique – du moins quand ils ne tentaient pas de déguerpir.

— Lord... lord Luxborough, bégaya le barbu.

— En chair et en os.

Rafe approcha une chaise et s'y assit. D'un geste, il commanda au serveur une autre tournée.

— 'Scusez-nous, milord, mais on est là pour... pour cette dame qui...

— Vous parlez de Mlle Helen Knight ?

— C'est ça. Lord Ventnor nous a demandé de la surveiller.

— Vous avez fait du bon travail, mais je vais prendre le relais. Je me suis arrangé avec lord Ventnor.

Lorsque le serveur apporta des chopes pleines et embuées, les deux compères les étudièrent d'un œil soupçonneux, comme si la bière était empoisonnée.

— Je voudrais pas vous contredire, milord..., commença le barbu.

— Mais vous allez tout de même le faire.

— C'est que lord Ventnor nous a pas avertis que vous veniez.

Rafe poussa une chope vers lui.

— J'ignorais que lord Ventnor et moi-même étions tenus de vous informer de nos allées et venues.

— C'est que Mlle Knight...

— Mlle Knight est en route pour Vindale Court, la résidence de M. Larke et de sa famille. Aviez-vous l'intention de la suivre là-bas ? Vous avez reçu une invitation ? Lady Belinda Larke, fille de comte et hôtesse réputée pour les réceptions qu'elle donne, vous a donc ajouté à la liste de ses invités ?

— J suppose que vous, vous avez une invitation, grommela son interlocuteur.

— Je n'en ai pas besoin, je suis le bienvenu partout.

— Parce que vous êtes comte, j suppose.

— Non, parce que je suis beau, charmant et enjoué.

Les deux acolytes échangèrent de nouveau un regard. Rafe réprima un soupir. Il n'avait aucune envie d'être là, dans ce satané relais de poste, et ne désirait pas davantage séjourner à Vindale Court, où il serait obligé de côtoyer des gens qui jacassaient à longueur de temps. Il ne voulait pas non plus commettre une imposture aux dépens de Thea Knight, ni faire des pieds et des mains pour obtenir l'argent de sa mère.

Mais il avait besoin d'argent pour ses plantes et, s'il fallait en passer par là pour l'avoir, eh bien... autant s'amuser un peu.

La calèche de Mlle Larke avait disparu depuis un bon moment, et les hommes de Ventnor avaient

saisi leurs chopes – l’habitude. Rafe sortit deux documents de sa poche : la licence de mariage signée par l’évêque l’autorisant à épouser Helen Knight, et une lettre de Rafe, adressée à Ventnor, où il l’informait qu’il venait d’épouser la demoiselle. C’était un brin prématuré – il faudrait commencer par lui demander sa main –, mais ce n’était pas grave. Le lendemain, il proposerait à Thea Knight une promenade dans la roseraie, par exemple, il l’appellerait Helen et lui proposerait de devenir sa femme. Si elle se mariait avec lui sous une fausse identité, le mariage serait invalide, mais la réprouvée, l’ambitieuse intrigante qui, trois ans plus tôt, avait spectaculairement échoué à entraîner Percy Russell dans le piège du mariage, sauterait sur cette nouvelle occasion de mettre le grappin sur un aristocrate. Ensuite, dès que Rafe aurait empoché les dix mille livres, il « découvrirait » que son épouse n’était pas celle qu’elle prétendait être. Il feindrait l’indignation et s’empresserait de la répudier.

Rafe remit la licence dans sa poche et posa quelques pièces sur la lettre.

— Retournez tout de suite à Londres et remettez cette lettre à lord Ventnor.

Les deux compères se regardèrent.

— C’est que... lord Ventnor nous a ordonné de pas lâcher Mlle Knight d’une semelle.

— Et moi, je vous répète que c’est inutile, rétorqua Rafe en se levant. Mlle Knight ne le sait pas encore, mais quand elle quittera Vindale Court, ce sera avec moi.

Le soleil déclinait à l’horizon lorsque la calèche d’Arabella s’engagea dans l’allée de Vindale Court, flanquée de hautes haies. Thea avait souhaité qu’on baisse la capote pour qu’elle puisse admirer le

paysage et savourer la caresse de la brise d'été sur son visage.

Ce soir, elles n'étaient pas attendues dans la salle à manger, avait dit Arabella. Fatiguée par le voyage et les émotions de la journée, Thea était soulagée de pouvoir passer la soirée seule dans sa chambre, de grignoter une collation après s'être délassée dans un bain chaud. Elle n'avait pas envie de bavarder, hormis avec Arabella.

— Que voulait dire le comte quand il a prétendu être là pour moi ? demanda-t-elle pour la énième fois.

Et, pour la énième fois, Arabella répondit :

— Je présume qu'il nous l'expliquera à un moment ou à un autre.

— Au moment qu'il choisira, ce qui me déplaît fortement.

— Il serait malvenu de le montrer.

C'était l'orgueil d'Arabella qui s'exprimait. Elle faisait partie de ces aristocrates qui cultivaient assidûment l'indifférence.

— Que penses-tu du billet que ton père a envoyé à Luxborough ? reprit Thea. J'ai l'impression qu'il souhaite te voir épouser le comte.

— Oh, il ne songe qu'à me marier.

Arabella regardait droit devant elle, impassible.

— Est-ce que ton père...

— Mais, à l'évidence, lord Luxborough s'intéresse surtout à toi, la coupa Arabella.

Thea n'insista pas. Arabella ne désirait manifestement pas parler de son père, et s'interroger encore sur le sens des paroles du comte ne mènerait à rien. Thea ne cessait pourtant d'y penser. Elle revoyait la lueur qui brillait, comme une mystérieuse promesse, dans les yeux mordorés de lord Luxborough.

Il y avait chez cet homme quelque chose qui la troublait terriblement. Son assurance, peut-être. Il semblait se soucier comme d'une guigne de l'opinion d'autrui. Une force incroyable émanait de lui. Sans sa joue balafmée, on l'aurait cru invulnérable.

Il était comte – donc, par définition, malfaisant –, mais c'était aussi un homme qui avait souffert. Comment s'en était-il remis ? Elle aurait voulu lui demander comment on retrouvait sa confiance en soi lorsque le sol s'était dérobé sous vos pieds pour vous précipiter dans l'abîme.

— Quand un homme est attaqué par un fauve, tu crois qu'il est contaminé par la sauvagerie de l'animal ? interrogea-t-elle.

Arabella haussa les sourcils.

— Ça me rappelle le loup-garou de la légende, poursuivit Thea. La plupart du temps, il a l'air d'un gentleman parfaitement normal.

Elle agrippa le bras de sa compagne et ajouta d'un ton mélodramatique :

— Mais, la nuit, il se transforme en bête féroce. Il rôde dans l'ombre et se jette sur les humains pour les dévorer.

— Si lord Luxborough se métamorphose en jaguar, j'espère qu'il est bien élevé. Je n'apprécierais pas qu'il aigüise ses griffes sur les meubles et fasse des saletés partout.

— Allons donc ! Un jaguar est un animal trop noble pour s'abaisser à ces trivialités.

— Tu es bien catégorique, pour quelqu'un qui ignorait ce qu'est un jaguar avant aujourd'hui.

Thea émit un reniflement hautain.

— Je n'ai pas besoin d'être une spécialiste pour partager mon savoir.

— Très juste : l'ignorance n'a jamais empêché quiconque de parler savamment de tout et de rien.

Soudain, le manoir apparut au bout de l'allée, imposant édifice de pierre blanche pourvu de plusieurs ailes et de multiples tourelles.

— Si je pouvais me transformer en animal, je serais un chat, reprit Thea.

— Un chat ordinaire ? rétorqua Arabella, consternée.

— Un chat n'a rien d'ordinaire. Il est joueur mais aussi cruel, et il se fiche de ce que pensent les gens. Et toi, quel animal serais-tu ?

— Un faucon. Je planerais dans le ciel. De là-haut, je pourrais tout voir et tout savoir. Je repérerais mes ennemis, je les épierais...

— Et ensuite ?

— Je fondrais sur eux pour leur arracher les yeux.

— Fichtre...

La calèche s'arrêta devant le perron. Des domestiques accoururent pour les aider à descendre de voiture. Côte à côte, les deux amies gravirent les marches et pénétrèrent dans un hall dallé de marbre, où une bonne débarrassa Thea de son encombrant chapeau et remit une lettre à Arabella. Celle-ci la lut tout en guidant Thea dans un dédale de couloirs et d'escaliers, jusqu'à une grande chambre joliment meublée.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu n'as qu'à sonner. Et ne t'inquiète pas : si tu affirmes être Helen, tout le monde te croira.

— Merci... Je me rends bien compte que, si ça tourne mal, tu auras des problèmes.

— Ne t'en fais pas pour ça. Essaie néanmoins de ne pas attirer l'attention sur toi.

— Jamais je ne...

Arabella lui décocha un regard acéré.

— J'essaierai, soupira Thea.

— Et évite les ennuis.

— J'essaierai.

— Ne t'approche pas de lord Luxborough. Il pourrait te confondre avec une souris et te croquer.

— Ou se frotter contre mes jambes en ronronnant.

Arabella fronça les sourcils.

— Je suis sérieuse, Thea. Je ne crois pas à ces absurdes rumeurs de sorcellerie, mais il est effectivement arrivé malheur à sa femme, et Dieu seul sait ce qu'on lui a raconté à ton sujet. Nous ignorons ce qu'il te veut – ce qu'il veut à Helen, plus exactement –, mais veille à ne pas te retrouver seule avec lui.

Arabella avait raison, bien sûr.

— Entendu, je serai sage. Je m'occuperai de la publication de mon pamphlet, et je réfléchirai à ce que je ferai quand la vérité aura éclaté et que ma réputation sera définitivement lavée.

Arabella agita la lettre.

— Mon éditeur londonien m'annonce qu'ils ont dû modifier leur programme. Ils peuvent publier ton texte cette semaine. Sinon, tu devras peut-être patienter des mois. Il recommande un certain M. Witherspoon pour faire la publicité de ton livre. Il faut que tu lui envoies ton manuscrit et tes instructions demain, avec la garantie que tu régleras tous les frais de la publication.

Le cœur de Thea se serra.

— C'est trop tôt... Je pensais attendre le retour d'Helen, pour qu'elle m'aide à réunir la somme nécessaire.

— Je pourrais en parler à ma mère, pour le cas peu probable où elle accepterait de m'avancer cette somme sans poser de questions. Sinon, je crains de ne pas être en mesure de t'aider financièrement. Je suis au regret de dire que l'héritière de l'un des plus

beaux domaines d'Angleterre n'a pas une livre en poche.

— Tu m'as déjà énormément aidée. Hélas, je n'ai pas de famille, pas d'argent et pas d'amis à part toi. Mais je vais tout faire pour trouver une solution.

Quand Arabella la laissa seule, Thea explora sa chambre puis se campa devant une fenêtre pour contempler le paysage dans la douce lumière du jour finissant. Sur une colline, au-delà de plusieurs centaines d'hectares de jardins, de parcs et de forêts, les célèbres ruines de Longhope Abbey se découpaient sur le rose du ciel.

La fenêtre donnait sur une aile du château, une longue enfilade d'arcades de pierre aboutissant à un bâtiment en verre : la serre. Les précieuses orchidées y attendaient lord Luxborough.

Tout à coup, Thea aperçut sur la pelouse en contrebas un homme qui se dirigeait vers la serre d'un pas plein d'énergie. Il était tête nue, les cheveux ébouriffés.

Luxborough était arrivé.

Le toupet de cet individu ! Il allait d'abord voir ses plantes ! Pour qui se prenait-il, avec son sourire narquois, ses paroles incompréhensibles et ses menaces voilées ?

Eh bien, mais il se prenait pour un comte, qui pouvait dire et faire ce qui lui plaisait.

Arabella avait raison ; Thea avait intérêt à attendre que Luxborough abatte une nouvelle carte dans cette partie bizarre qu'il jouait. Car tel était l'ordre des choses : il était un comte, et elle une fille de marchand, réprouvée de surcroît. C'était lui qui décidait, et Thea qui attendait. Dieu qu'elle était fatiguée de patienter ! Elle avait rongé son frein pendant trois interminables années de solitude, espérant en vain

que quelqu'un viendrait la chercher, que sa vie se réparerait toute seule.

Or voilà que maintenant, ce maudit comte débarquait et jouait un jeu qui menaçait de tout gâcher. Et Thea aurait dû rester les bras croisés jusqu'à ce qu'il soit prêt à s'expliquer ? Jusqu'à ce que, l'index plié, il lui fasse signe de rappliquer au galop ?

Il s'engouffrait à présent dans la serre.

Il n'était pas question que Thea se tienne à sa disposition. Sans plus réfléchir, elle jeta un châle sur ses épaules et sortit de la chambre.

De puissantes odeurs de terre et de végétaux saturaient l'atmosphère chaude et humide de la serre. Des allées s'étiraient entre des rangées de plantes luxuriantes serrées les unes contre les autres.

En matière de botanique, les connaissances de Thea se résumaient à ceci : les plantes étaient généralement vertes, jolies en principe, et certaines produisaient des fruits et des fleurs.

Elle longea les allées, à la recherche de spécimens susceptibles d'appartenir au comte. Il n'y avait rien qui, à son avis, puisse intéresser le titan au regard las.

Où était-il ? Elle avait dû le manquer. Il ne lui restait plus qu'à regagner sa chambre.

Ce fut alors qu'elle pénétra dans une sorte d'alcôve. Il y avait là une table et un banc sur lequel s'alignaient une douzaine de végétaux, dont une fleur extraordinaire – Thea n'avait jamais rien vu de semblable.

En l'examinant de plus près, elle constata qu'il s'agissait en réalité d'une douzaine de fleurs jaunes accrochées à une tige jaillissant d'épaisses feuilles plates qui retombaient mollement par-dessus le bord du pot. Chaque fleur minuscule avait trois sortes de pétales : ronds et jaunes sur la partie supérieure,

longs et pourpres sur les côtés, et en bas une pièce florale mouchetée, pareille au museau velu d'un animal.

Quelle merveille ! Thea se pencha, tendit la main pour effleurer ces pétales si...

— Bas les pattes !

Thea sursauta et poussa un petit cri. Le cœur battant, elle se retourna.

C'était lord Luxborough, bien sûr. Grand et large d'épaules, les cheveux en bataille, et l'air fâché.

Contre elle, certainement.

Eh bien, elle aussi était fâchée contre lui. On n'avait pas idée de faire peur aux gens de cette façon !

Elle s'efforça cependant de se comporter comme si tout était parfaitement normal.

— Vous m'avez surprise, monsieur le comte.

— Ne touchez pas cette fleur, dit-il de sa voix grave et rauque.

Il s'approcha et elle réussit à ne pas reculer, mais il dardait sur elle un regard si intense qu'elle ne put que détourner les yeux.

— C'est donc une fleur ?

— Non, c'est un âne. Évidemment que c'est une fleur.

— Je n'en avais jamais vu de semblable.

— Rien d'étonnant à cela, vu que vous n'avez jamais dû mettre les pieds à Bahia.

— Bahia ? Ah oui, Bahia, bien sûr, acquiesça-t-elle.

— Avez-vous au moins entendu parler de Bahia, mademoiselle Knight ?

— Naturellement.

— Quand ?

— Vous venez à l'instant de prononcer ce nom.

Il s'appuya de la hanche contre la table, croisa les bras et étudia Thea comme si elle aussi était un spécimen qu'il n'avait jamais vu auparavant.

Redressant le menton, Thea le toisa à son tour. À vrai dire, il était agréable à regarder. Sa rudesse et son air revêche ne manquaient pas de charme. Quoique las et cabossé, il paraissait solide, telle une forteresse qui, malgré les tempêtes, les batailles et les invasions, continue à dominer le paysage, inébranlable et indifférente – un possible refuge pour qui oserait s'approcher.

Elle ne s'approcherait pas. Elle savait qu'ils n'auraient pas dû se retrouver seuls dans cette serre que la pénombre grignotait peu à peu, mais elle ne s'en irait pas avant d'avoir découvert ce qu'il savait.

Elle tourna de nouveau les yeux vers les fleurs. Les pétales pourpres étaient froncés, comme si on les avait cousus en tirant trop sur le fil. Machinalement, elle tendit la main et...

— Ne touchez pas !

— Oh... pardon, j'avais oublié.

— Oublié ? Je vous l'ai dit il y a une minute.

— Mais ce fut une minute particulièrement dense.

Il semblait perplexe, comme s'il ne savait pas quoi faire d'elle.

Il pourrait te confondre avec une souris et te croquer.

Ou se frotter contre tes jambes en ronronnant.

Thea pivota, fit quelques pas pour mettre de la distance entre eux, puis se retourna.

— Je ne l'abîmerai pas, je vous assure.

— Les orchidées sont fragiles. On ne les tripote pas.

— Orchidée..., répéta-t-elle. Quel mot bizarre !

— Ça vient du latin *orchis*, dérivé du grec ancien, rétorqua-t-il sèchement.

— Oh, vous allez faire mon éducation. Je vous écoute.

Elle joignit les mains et attendit.

— Cela ne paraît pas vous enchanter.

— Au contraire, monsieur. Quand un homme désire me transmettre toutes les choses essentielles qu'il connaît, je suis aux anges.

Il haussa les sourcils.

— Je suppose que vous allez m'expliquer la signification de ce mot et d'où viennent les plantes, enchaîna-t-elle. Avec un peu de chance, vous m'expliquerez aussi pourquoi vous en savez plus que n'importe qui sur le sujet.

Le comte esquissa son sourire en coin qui faisait tressaillir imperceptiblement ses cicatrices.

— Eh bien, non, je ne comptais pas vous dire ce que signifie ce mot.

Il s'écarta de la table, contourna Thea et s'appuya contre un pilier. Il croisa de nouveau les bras sur sa poitrine et la regarda fixement, comme s'il avait l'éternité devant lui.

Elle patienta un moment, lui lança un coup d'œil, baissa le nez, étudia ses mains, releva les yeux et le dévisagea, mais il ne broncha pas.

Elle ne parlerait pas la première. Ah non, surtout pas. Elle ne parlerait...

— À présent, vous devez me le dire.

— Mmm ?

— On ne peut pas introduire un mot étranger dans la conversation sans en préciser le sens. Ce n'est pas poli.

— Mmm...

— *Orchis*, articula Thea. Cela m'évoque une horrible araignée avec des grandes pattes poilues et des yeux rouges et luisants. Ou bien... une créature